

# Rahel

(Publiée dans Témoignage Chrétien n°3376 3377, décembre 2009)

*On dit qu'il ne faut pas lutter contre les courants. On dit qu'il faut se laisser dériver, obéir à ce qui nous dépasse. Les vagues finissent toujours par rapporter les corps. Le destin n'est clément qu'aux humbles et aux enfants.*

À la visite médicale, on avait jugé mon coeur athlétique. Je me sentais pourtant aussi vivante qu'un parquet vitrifié. Aucune indication, pas même une tristesse diffuse, rien qui ressemblât à de la joie, rien non plus pour laisser supposer la peine. Je flottais dans l'humeur blanche qui ne distingue pas le chagrin du bonheur. Je me complaisais dans le cafard qui se passe d'objets, ou bien qui les englobe tous, ce qui revient au même.

J'allais, et c'était déjà bien en soi une victoire.

Je n'étais pas en retard, mais j'avais décidé de créer, en courant, l'idée rassurante de l'urgence. Le rythme de mes pas se trouvait encore dicté par la laine du ciel et son vent fin comme une épingle. Un passant déviant, contournant un autre passant, m'obligea à ralentir puis à m'arrêter. À la seconde où je m'apprêtais à repartir, un quatre roues me doubla. J'osai un œil dans l'habitacle minuscule, cherchant une forme sous l'édredon ou l'arrondi d'un poing à peine plus gros qu'une noix. Mais ce landau vide n'avait rien d'autre à évoquer que la perte. D'un froissement de cervicales, j'esquivais la une des journaux bondissant du kiosque : ce matin, tolérance zéro pour le mal en civil. Ce n'est pas l'horreur qui me glace mais la pensée qu'il s'en est fallu de peu. Rien ne nous préserve du crime que d'autres ont commis. La lecture des faits-divers m'épouvante : je m'attends sans cesse à y déchiffrer mon nom.

De chaque déplacement d'air dépend l'entière architecture du hasard. Cette pensée me rassure. Je m'en offre des rasades à la discrétion de mes songes. Un heurt d'épaules devient en soi une raison, une flaque et le bus que l'on rate. D'omissions en étourderies, de discordes en ruptures, de lenteurs en portes précipitamment claquées : c'est dans cette succession d'infimes inexactitudes que tout est contenu, qui aurait aussi bien pu ne pas être, ou être tout autrement.

Contre les vitres d'un café où j'hésitai à rentrer, des voix se pressaient, tantôt agglomérées en conversations, tantôt hachées par les fracas de vaisselle, déchirées par les sifflements du percolateur. Je tournai les talons à cette houle sonore et m'enfuis pour de bon. Les sinistres décorations de Noël rapetissaient dans mon dos. J'étais déterminée à aller me coucher sur le champ, quitte à ne pas trouver le sommeil.

\*\*\*

Le réveil avait sonné. Je m'étais rendormie. Lorsque j'étais parvenue à m'extraire de mon lit, la catastrophe était largement avancée. Du violet, voilà tout ce qu'il me restait de ma nuit, et une cage

d'escalier à laquelle manquait le deuxième étage, si bien que le troisième se trouvait en curieuse suspension. La douche fut un éclair. Les vêtements ceux de la veille. Rongée par le sentiment d'échouer à une épreuve éliminatoire de mon existence, je me convainquais d'avoir oublié quelque chose. Et comme ce type d'obsession est absurde, c'est de trop vérifier qui me mit en retard. Rien ne me laissait présager que j'avançais au contraire vers la plus juste des ponctualités.

Je ne vais jamais dans le XVI<sup>ème</sup> arrondissement de Paris, sinon lorsque l'approche d'un voyage m'oblige à fréquenter un consulat. Ce morceau de ville m'est aussi structurellement étranger qu'il m'est affectivement familier : j'y ai vécu. Deux ou trois angles, une fontaine et la maison de Balzac, voilà ce que je sais. Le bus me ramène vers ce quartier si éloigné de ma passion pour le foutoir d'Orient. J'ai vécu là douze mois. Ne me restent que des noms à demi effacés, des visages flous mais un parfum précis. Dans les *duty free* des aéroports, j'ai souvent convoqué cette mémoire au plus transparent de mon poignet. Mais à l'atterrissage, tout de lui avait disparu.

Nous habitons le même demi étage et partageons, outre les quatre premières lettres de nos noms, des commodités crasseuses au fond du couloir. Nous choissions dans l'ascenseur le bouton 3 ou bien le 4, selon notre fainéantise. Il était un peu plus âgé que moi. Trente-huit ans à nous deux. Nos quotidiens s'enchevêtrèrent avec le naturel d'une glycine. Nous vivions emmêlés et heureux comme des enfants jumeaux un peu incestueux. Il avait ses amours. J'avais les miennes. Et nous avions le nôtre, auquel je refusai de donner forme, m'abritant dans la douleur rassurante d'une histoire que je prenais soin de ne pas finir. Puis nous nous sommes perdus. Pas froissés, pas fâchés, bien pire : égarés.

\*\*\*

Dans le XVI<sup>ème</sup> arrondissement, les bâtiments sont si imposants que l'on discerne à peine les numéros incrustés dans les façades. Je cherchais l'ambassade d'Iran. De quel côté de l'avenue se trouvaient les numéros pairs ? Vivait il encore dans ce quartier ? La veille, j'avais respiré son parfum dans l'air remué au passage d'un inconnu. Son prénom était comme neuf, à peine utilisé. Mes lèvres, depuis sept ans, n'avaient jamais plus formé ces trois sons.

Nous avons fait de nos chambres mitoyennes un espace commun, répartition bien étudiée de cafetière et de chauffage. Jusqu'au petit matin, il me faisait part de ses projets de révolution. Nous écoutions en boucle une mélodie juive. Je répondais littérature et voyages à ses idéaux de guerre civile. Sa façon d'être à vif m'effrayait. Je l'adorais. La grâce de ses mains brisait au fond de mon ventre une

digue que je savais à peine nommer. Il hurlait à l'injustice sans autre solution au monde que la longueur de ses cils. C'était déjà beaucoup. L'instant d'après, sa voix basculait dans la tendresse comme une main nerveuse vers une caresse. Enroulés l'un sur l'autre, têtes bêches sur son lit, nous nous endormions sous la même couverture. Le café très fort que je préparais au réveil le faisait redoubler de révolte. Ensommeillée, je le regardais faire les cent pas sur toute la longueur de ma chambre qui n'excédait pas deux mètres. Il allait finir par creuser une tranchée dans ce parquet. À force de vivre l'un contre l'autre, son odeur était devenue la mienne. Elle m'est revenue ce soir lorsque j'ai enfilé sa veste : sept années plus tard, il lui importait encore que je n'aie pas froid.

\*\*\*

J'avais enfin trouvé le numéro 4 de l'avenue Léna et un petit interphone soudé à une haute grille.

- *C'est pour une demande de visa....*

- *Ce n'est pas ici !*

Je pestai à l'idée de devoir parcourir encore la moitié de Paris. Mais la voix fut nettement plus gentille que cela.

- *Descendez, et prenez la première à gauche.*

J'ai oublié de dire que le soleil claquait comme un drapeau apatride dans le ciel d'une bouleversante matinée d'hiver. Je ne me pressais plus, me sachant arrivée. Une minute de plus, une minute de moins... Je me composais un visage assuré avant de pénétrer dans le hall du consulat, agencé selon les plans d'un caravansérail. Les quatre guichets m'évoquaient des parloirs de prison. J'étais visiblement la seule ici à ne pas avoir la vie devant moi. Mais les voyages m'ayant appris à me méfier du zèle des fonctionnaires et de leur propension à vous gâcher vos rêves, je m'efforçais de sourire à l'attente.

Je finis par déposer passeport, argent et formulaire. J'allais retourner dans le froid. Un journal. Je revins sur mes pas. On me fit « oui » d'un air buté. Je sortis désorientée, obliquai puis fis volte face : n'était-ce pas un détour que j'avais effectué pour venir jusqu'ici ? Pourquoi ne pas continuer cette ruelle qui ressemblait à une juste direction ? Je marchais rapidement. Sur la chaussée, dans le caniveau, je cherchais un souvenir qui n'aurait pas eu figure de deuil. Cette rue, par quelque incurvation discrète, ne m'entraînait-elle pas n'importe où ? En me dévissant le cou je crus en voir le bout, et peut-être, sur la gauche, un escalier à gravir.

Je perçus alors l'enchaînement sonore des journées qui commencent : le sifflement d'une gâche, le cliquetis métallique du pêne qui se retire, le claquement d'un battant que l'on pousse et que l'on ne

retient pas. Une silhouette en manteau anthracite s'engagea devant moi dans la rue. L'apparition posée dans le froid avait l'élégance d'un enchanteur de papier. Je me glissai sur son sillage. Autour du cou, le violet me rappelait l'étage manquant à mon rêve. Au bout du bras, une sacoche vide oscillait au gré du vent. Pour que cet homme et moi rentrions en contact, il faudrait au minimum un tremblement de terre (qui nous aurait projeté l'un contre l'autre) ou une crue de Seine (dont nous aurions réchappé à bord d'un même canot). Marchant plus vite, j'aurais tôt fait de le rattraper. Le dépassant, je prendrais le risque de décevoir mon imagination. Mon pantalon cliquetait de petits boutons-pression qui tintaient comme des bracelets de chevilles. Ce bruit, si commun dans certains pays, faisait naître ici une curiosité inquiète. La silhouette se retourna.

Une rafale d'images qui n'étaient pas des souvenirs, une foule d'envies d'une netteté photographique se mirent à défiler dans mes yeux et les siens, une phrase folle tremblée au bord de nos lèvres. Nos bras se replièrent comme quatre ailes sur une même évidence qui portait son parfum, notre odeur. Nos sangs tapaient à travers l'épaisseur des vêtements. Nous souriions à la nature sans équivoque d'un sentiment que sept années de disparition l'un à l'autre nous autorisaient si peu à nourrir. Tout nous avait déjà échappé, dans la prescience d'un amour qui ne reposait que sur ma conviction que le hasard n'existe pas.

Nous passâmes les deux nuits et les deux jours qui suivirent à nous aimer, sortant le moins possible. Lorsque vraiment il le fallait, j'enfilai sa veste, lui s'emmitouflait dans mon écharpe. Nous nous rassurions à l'idée de pouvoir nous réchauffer toute une vie. Noël approchait à notre insu. Nous étions pris dans un espace temps qui n'était plus mesurable.

\*

Le lendemain, quelque obligation nous poussa dans le métro. A la station Châtelet, nous marchions à contre courant d'une foule compacte hérissée de paquets. Bientôt je n'ai plus entendu ses mots, bientôt je n'ai plus perçu ses pas, bientôt ses hanches loin de mes mains. Mais nous allions nous retrouver, là, au bout de ce couloir, dans quelques mètres, à la fin du tapis roulant !

La détonation fut si forte que je ne l'ai pas entendue. Les couleurs si violentes que je ne les ai pas vues. Nul pleur, aucun cri, seulement le silence des vies dévastées. La fumée asphyxia aussi efficacement que les bombes avaient déchiqueté. On évacua d'autorité les pantins choqués, survivants tachés, illustrations humaines du jeu des probabilités. Je n'étais pas la seule à chercher mon amant, ma femme, mon père, ma mère, mon enfant, ma sœur, mon frère, mon homme. On me guida vers une

camionnette surmontée d'une pancarte « cellule d'urgence ». Je suis ressortie aussitôt. Lentement, j'ai fait le tour du périmètre de sécurité, délimité par des mètres de rue balise. Assise sur le trottoir, j'ai regardé défiler les gens jusqu'au matin, par-delà les grilles de la nuit.

Ce n'est que le surlendemain que son corps fut identifié.

\*

Il faut croire, résolument, au risque de devenir fou. Croire que rien de ce qui nous arrive n'est gratuit, et qu'à cet embranchement un choix n'aurait pas pu se substituer à un autre. Il faut croire que les événements font sens, qu'une journée qui passe a ses raisons et qu'une autre qui ne passe pas est tout aussi légitime. Il faut croire qu'une naissance, non plus qu'une disparition, n'est due à un coup de vent, à un hasard idiot.

Ni lui ni moi n'avions projeté d'engendrer qui que ce soit. Quoi de plus banal que de faire un enfant ? Rien ne nous ressemblait moins que les idées de pérennité de l'espèce ou de profil à transmettre. Mais dès lors que chaque seconde auprès de lui en avait appelé une autre, dès lors que son odeur était devenue la mienne, ma peau la sienne, et que les couleurs de nos yeux ne se distinguaient qu'avec peine, l'enfant s'imposa comme un et un font trois : si elle voulait venir, la lumière était allumée.

Neuf mois plus tard, Rahel sortait de mon corps pour intégrer définitivement le sien. L'allaitant, je rêvais d'une disparition soudaine, d'une chute de civilisation, d'un réveil sur une grève, et le monde tout autour aurait sombré, et Rahel n'aurait jamais rien su d'autre que la tiédeur salée sur une peau. Mais l'enfant tout juste dégagé de ma chair réclame la vie huit fois par jour de ses petits poings têtus. Je me penche pour lui tendre une poitrine qui n'est pas la mienne, sans jamais m'habituer à l'inquiétant prodige : je suis seule suffisante à la vie d'un autre être. Le jour où ma chaleur, mon liquide, ma substance ne lui permettront plus exclusivement de vivre, Rahel commencera l'apprentissage de la solitude. Alexandre doit nous observer d'où il est. Je voudrais me serrer à toute force contre lui. Cette seule pensée tourmente l'air ambiant, aussi perceptible que les mots sur des lèvres qui avaient failli dire. Un fantôme me caresse la nuque et pose un baiser encore intimidé sur la surface minuscule d'une tempe. A Noël prochain, Rahel parlera et marchera sans doute un peu.